

S'en est fini de Rififi !

de Mike Alix, '69

Prophétie tirée du *Livre des apocalypses de quartier* :

« La guerre commencera par le ronron de tronçonneuses, suivie par une pénétration foudroyante de tondeuses à gazon, armées de tourelles meurtrières, hérissées d'ailerons munis de missiles et de stocks de grenades, tous ça empaqueté dans un bric-à-brac à roulettes qui ne ressemble à rien de plus qu'un petit engin domestique, qui pourrait certes vous avaler un orteil ou un petit doigt, sans toute cette embarrassante richesse de menace, de volonté d'assassiner, de volonté d'anéantir, sans dire quoi que ce soit, sans crier gare, ne jamais vous prévenir avant que vous découvriez votre fils ou votre petite fille éventré, dépouillé ... »



Ils étaient installés, les deux SDF, dans les containers de déchets appartenant aux bâtiments municipaux du centre-ville de Rififi. « Il faut un peu s'habituer à l'odeur ! » disait Eugène à qui voulait l'entendre. Mais dans cette habitation, « On s'y fait » annonçait-il, « et de plus, il y a souvent de quoi manger. »

Son compagnon, Gustave (Gus) se révélait moins loquace, mais savait écouter, observer, archiver, vous ressortir des réflexions ruminées longtemps après que vous pensiez qu'il ne vous avait pas entendu. Eugène, pour simplifier, parlait en transmission directe, tandis que Gus passait tout au peigne fin de sa digestion, et vous recrachait ses pensées plus tard.

De leur wagon-train de bennes en plastic industriel, Eugène et Gus entrevoyaient un panorama de 360 degrés donnant sur le centre-ville. Il y avait la mairie, la gendarmerie, le notaire, l'huissier, le centre médical, le supermarché, le fleuriste, et le « MacDo ». Cette position occultée d'observation allait leur permettre de survivre et de témoigner de l'attaque dévastatrice des petits engins robots sur Rififi.



Le Docteur Mufle fut le premier atteint. Gus le vit sortir du centre médical en sifflotant un air d'opéra, occupé musicalement à monter et à descendre les gammes, ses joues enflées comme des citrouilles. Il se fit buter sans formalités. Une tondeuse à gazon auto-pilotée le descendit d'une brève rafale.

« Mon Dieu, mon Dieu ! » s'écria Eugène. « Tu as vu ça ? La tondeuse vient d'exécuter le docteur. »

On aurait dit *Le jour le plus long* ou *Paris brûle-t-il* ? Le petit engin s'était approprié la scène. Et maintenant, il arpentait, une roue à la fois, les marches de la gendarmerie. Les SDF ne se rendirent pas compte dans l'immédiat que c'était une attaque méthodique et concertée : tronçonneuses et marteaux-pilons ambulants servaient d'ingénieurs militaires tandis que les tondeuses agissaient comme troupes de choc. Plus tard, les lance-flammes, eux aussi auto-pilotés, allaient venir parachever la déflagration.

Une patrouille de tronçonneuses fêlait les arbres qui encerclaient la gendarmerie.



« Ils sont faits comme des rats ! » commenta Gus en remarquant que les arbres fendus obstruaient les sorties.

Les balles sifflaient et les missiles bourdonnaient avant de s'enfoncer par les portes et les fenêtres. A l'intérieur, on entendait les explosions et les cris des victimes. Un des gendarmes tenta de brandir un drapeau blanc, mais les engins ne prenaient pas de prisonniers. Il se fit descendre comme un pigeon d'argile.

Au sud du rond point, une tronçonneuse ambulante s'était saisie de Monsieur Tocard, l'huissier. Elle s'occupait de lui trancher le corps en quatre morceaux tandis qu'il balbutiait « Mais, mais, mais, mais... » comme si on le contrariait dans l'exercice de son devoir, comme si on le désobligeait. La tronçonneuse finit par lui labourer le cou, pour le faire taire ou conclure le partage, ce qui revenait au même.

« Eh bien ! » constata Eugène.

Les deux SDF voyaient maintenant se pointer un véritable commando de tondeuses à gazon qui tiraillaient à droite et à gauche avec une remarquable efficacité. Monsieur Truand, le notaire, reçut une pleine rafale dans le bidon tandis qu'il essayait de s'enfuir par son balcon. Son corps vint se poser en voltigeant sur le capot de sa propre voiture.

Un détachement de tondeuses entra dans le supermarché et se mit à rouler le long des allées. Pif. Paf. Les papys venus se dépayser, faire du tourisme consommateur, se virent « tondu » sans plus de formalités. Les caissières reçurent des missiles et des grenades. L'autolaveuse du supermarché explosa, entraînant dans l'au-delà le gamin sérieux (il avait des diplômes universitaires) embauché pour astiquer le sol. L'agent de sécurité tenta de s'enfuir mais fut rattrapé par deux tondeuses qui le remplirent de plomb.

Ensuite les petits engins éclaboussèrent les baies vitrées de la pharmacie. Et l'on vit pour la première fois les lance-flammes autoguidés venir arroser les survivants d'un jus d'enfer.

Il ne faut pas penser que le maire et les gendarmes se laissaient entièrement soumettre. Evidemment, ils furent pris par surprise et ne purent au début que s'affairer avec leurs téléphones portables pour faire appel à la caserne et aux milices. Sûrement, il y avait des CRS ou des drones ou des pilotes de guerre ou des trucs expérimentaux secrets qui pourraient faire face à ces engins démoniaques. Mais les engins semblaient brouiller les communications et les flics entendirent leur portables pétiller comme du pop-corn dans un four à micro-ondes.

Le maire, Monsieur Purin, entama une contre-attaque complètement incompétente en débarquant sur le palier de la mairie en casque américain et en bandoulière tricolore. Il se dressa comme un ours enragé, en hurlant « Ils ne passeront pas » et d'autres banalités, et en tirant avec son pistolet de service. Il fut pulvérisé par plusieurs missiles.

La brigade des démineurs tenta de se servir de son petit robot téléguidé. Ce qui amusa follement nos deux SDF. Le robot des démineurs sortit comme un toutou perdu en plein champ de bataille. Les tondeuses lui tournèrent autour en attendant autre chose, qui ne se fit pas longtemps attendre. Un marteau-pilon ambulante asséna un coup formidable sur sa tête, et il plut des morceaux d'ordinateur, de cartes mères, et d'optiques sophistiquées.

Et voilà qu'en pleine guerre chaude Eugène et Gus réussirent le sauvetage de Madame Frigo, la fleuriste. Plus tôt celle-ci avait rempli une benne de fleurs mortes. Ainsi nos Diogènes des poubelles se déguisèrent en bouquets pour l'approcher et l'emporter comme un tapis. Ils la jetèrent dans une benne vide avant de retourner se cacher.

Le centre-ville brûlait de ses bâtiments éventrés qui s'écroulaient en déversant des nuages de fumée nauséabonde. Partout on entendait les cris des blessés et des moribonds. C'était maintenant le tour aux lance-flammes mobiles auto-guidés d'entreprendre le nettoyage final. On voyait les jets de flammes se lancer en avant comme les giclements d'arrosiers mécaniques. Il s'ensuivait des hurlements horribles.



Partout des flics morts, les jambes en l'air, serrant leurs armes comme des peluches. Partout des notables éparpillés sur les chemins comme des pantins

troués. Partout des gens du commun, arrachés à leur remue-ménage quotidien pour finir étalés comme des cigales mortes dans les caniveaux.

Déjà le ciel se noircissait d'avions de guerre et l'on entendait au lointain le vacarme des transports militaires qui fonçaient sur Rififi. Déjà les engins ennemis venaient se garer sur le grand parking comme des escadrilles d'avions à l'atterrissage. Les tronçonneuses se repliaient pour occuper le moins de place possible ; les lance-flammes de même. En se rangeant ainsi, tous éteignaient leurs moteurs. Un silence finit par s'installer sur le centre-ville.

Eugène et Gus sortirent de leur planque.

« Hourrah ! » s'exclama Gus. « Ils n'ont pas bousillé le MacDo ! »